

J'ai rêvé...

Cette nuit, j'ai rêvé de mon père. Il est assis sur une chaise longue, de celles que l'on met sur les plages de luxe ou sur le pont des bateaux de croisière. Je veux parler de ces sièges construits en bois sur lesquels sont tendus des tissus de toile rayée aux couleurs plus ou moins bigarrées.

Il est fatigué, mais chose étrange il présente un visage d'une fraîcheur juvénile, alors que son corps est celui d'une personne usée par le poids des ans. Cette impression me surprend, sans pour autant que cela me choque. Il est habillé du dimanche. Je reconnais l'un de ses pantalons en tissu bleu que ma mère lui repassait pour les grandes occasions. Il est tête nue. Je suis étonné de le voir sans casquette, sans béret. Je remarque que ses cheveux ont encore blanchi.

Visiblement, il est en convalescence des séjours hospitaliers, qui ont rythmé sa fin de vie.

Je ne sais pas comment je suis arrivé là, sans doute par hasard. Je n'ai pas d'explication. Je me trouve face à lui, à quelques mètres, peut-être deux ou trois. Nous sommes dans un immense jardin que je ne connais pas. Nous nous sourions, puis, le plus naturellement du monde, la conversation s'engage.

Elle est remplie de propos du quotidien, sans intérêt particulier. L'effet de surprise me rend maladroit. J'éprouve le besoin de parler, comme si j'avais peur de perdre le fil de ce que je veux dire, comme si je craignais que toute interruption me bloque dans mes élans, mette fin à cette rencontre qui me rend particulièrement heureux.

J'éprouve un sentiment étrange, celui de ne plus savoir depuis combien de temps nous ne nous sommes

plus vus.

Mon malaise se dissipe rapidement, aucun reproche ne se lit dans ses yeux, au contraire il paraît satisfait et content de ma visite.

Il se repose sur ce transat, qui visiblement a été mis à sa disposition pour la circonstance. À ma grande surprise il me parle de vélo. Il me dit en faire pour sa rééducation. Ses propos m'interpellent, mais je ne lui en fais pas la remarque. Le sport en général et le vélo en particulier ont été dans le passé des sujets de friction. Pour lui, c'était perdre son temps que de l'occuper à toute activité non productive !

Les échanges sont chaleureux. Les propos sont tendres. Sa voix est feutrée, seuls quelques chants d'oiseaux et le bruit doux du vent dans les arbres entourent cette rencontre. Il n'y a pas de témoin. Le relax est posé au centre de ce grand espace. L'ambiance est surréaliste.

Quoique hors du commun je trouve cette situation drôle, sans pour autant en être choqué.

Nous parlons de tout et de rien dans un climat d'échanges où aucun mot n'est prononcé plus haut que l'autre. Tout paraît couler de source. Mon père m'aide à finir mes phrases et je peux en faire de même. Nous sommes sur la même longueur d'ondes. Le bonheur inonde son visage. Il est beau, je le regarde comme jamais je ne l'ai vu.

Cette rencontre est magique, bien qu'inattendue. Nous nous sentons à l'aise dans cet univers. Nous nous retrouvons seuls sans nous sentir isolés, comme si les personnes qui occupent habituellement ces lieux s'étaient discrètement effacées.

Par un canal de communication qui m'échappe, elles semblent avoir perçu l'importance de cette rencontre, peut-être en sont-elles à l'origine ? Je veux parler de ces retrouvailles, de celles qui revêtent un caractère particulier. De celles entourées des énigmes de la vie des humains, de celles qui doivent se passer de témoin qui

pourrait être un obstacle, une gêne au bon déroulement d'un scénario dans lequel les acteurs n'ont pas de seconde chance.

Sans pour autant être allés loin, il me semble entendre leurs pas, les entendre chuchoter. Invisibles, ces présences m'apportent du réconfort, m'entourent d'une ambiance apaisante. Le temps s'écoule sans que j'en aie la notion précise.

Tout à coup, je constate que l'image de mon père devient floue. Ce qui était une véritable incarnation de sa personne s'éloigne de moi. Je sens que le moment de la séparation arrive sans qu'une parole, un seul mot de sa part ne l'ait annoncé.

Trop peu de chose a été dit. Il me vient sur les lèvres un flot de questions, des interrogations, des pourquoi au sujet de mille choses.

Mon père me regarde avec des yeux compatissants. Il semble vouloir me faire comprendre qu'il va falloir nous quitter. La limite du temps imparti pour ce rendez-vous insolite doit être atteinte. Il a dû donner sa parole à je ne sais qui. Il doit tenir un engagement, car peut-être a-t-il obtenu la promesse d'une autre rencontre!

À cet instant, j'ai voulu m'avancer vers lui afin de l'embrasser. Je l'ai enfin retrouvé et je ne veux pas reproduire mes erreurs du passé. J'ai envie de lui montrer mon affection et tout ce que je lui ai caché ou tu par pudeur, par timidité mais souvent par colère ou opposition.

Je ne veux pas rater ces retrouvailles mais tous mes efforts pour me déplacer sont vains. Je suis comme cloué au sol avec l'impression d'avoir des boulets aux pieds, des semelles de plomb. De plus, mes mains et mes bras sont collés le long de mon buste tel un soldat au garde à vous.

Je semble être la proie d'une araignée avec cette sensation désagréable d'être ligoté avec des fils enduits de glu. Je suis privé de tout mouvement. J'ai perdu ma

voix. Je m'entends parler de l'intérieur mais aucun son ne sort de ma bouche. La frustration m'étouffe. Je suis envahi de remords sans toutefois me sentir fautif de quoi que ce soit.

J'ai tellement le désir de le serrer contre moi pour lui dire que je l'ai toujours aimé ! Mal sans doute, avec toute ma maladresse qui n'avait d'égale que ma révolte, que seule une lecture distanciée de ma volonté de l'aimer aurait pu déchiffrer.

Juste avant la perte de ce contact onirique, nos regards se sont rencontrés. J'ai voulu lire dans celui de mon père qu'il avait perçu la force de mon intention, la volonté qui m'animait d'aller vers lui, sans retenue, sans arrière-pensée, dans un total abandon.

Je suis sûr que s'il avait eu le temps de me parler, il m'aurait sans doute dit que ce n'était pas important, que l'essentiel en la circonstance était ailleurs que dans les gestes.

Je n'ai pas vu passer le temps de cette rencontre qui me semble ne pas avoir eu d'âge, comme si elle avait traversé tout un espace intemporel.

L'étrangeté du phénomène est d'avoir vu mon père sous deux aspects très différents. Comment expliquer qu'un corps usé, amaigri par la maladie pouvait porter un visage aussi radieux, épanoui et sans aucun stigmate ?

Une partie de lui m'a rappelé à la dure réalité de sa disparition alors que l'autre, avec ses yeux vifs, son regard perçant d'homme de conviction, me le ramenait à la vie.

Ce rêve m'a bouleversé au point d'en écrire le récit dès mon réveil afin de ne pas être trahi par l'oubli, par la fugacité des souvenirs qui caractérise ce type de faits.

Il m'interpelle en me ramenant des décennies en

arrière. Il me met en regard de mes contradictions, à un rendu d'évidence que nous avons refusé ou refoulé. Cet événement vient m'interroger à propos de réalités incontournables que l'inconscient réactualise, nous mettant face à la problématique ou à l'explication qui a nourri tantôt nos divergences et nos échecs comme nos réussites et nos victoires.

Je lis ce rêve comme une rédemption, comme une chance à ne pas rater. Il vient peut-être m'offrir la clé qui me permettra de clore mon travail de deuil. L'inconscient est venu me proposer cette séance de rattrapage pour me donner la possibilité de rétablir un juste équilibre entre le désir et le passage à l'acte, entre les je t'aime, et les mots pour le dire.

Nous donnions à ces mots des valeurs différentes. Ils n'étaient pas ceux que j'apprenais dans les livres. Les siens prenaient leur source dans une réalité que je ne voulais pas mienne. Notre interprétation personnelle du vocabulaire nous rendait parfois étrangers au point de ne pas nous entendre. Nous nous obstinions à vouloir défendre chacun le nôtre. Nous refusions de faire des concessions, la discussion en devenait stérile.

Tu sais papa, je crois à ce que, par dérision, tu appelaes des fadaises. Je pense également qu'il n'est jamais trop tard pour reprendre le dialogue et je ne vois pas la séparation comme un obstacle. Cette démarche qui se veut réparatrice de certains maux du cœur aux cicatrices mal refermées, je vais l'écrire.

Je veux te parler de cette tranche de ma vie où notre difficulté à pouvoir communiquer nous a posé le problème récurrent de l'incompréhension.

Pour ma part, je suis prêt et je n'ai pas ou plus de raison de penser que tu ne voudras pas écouter d'une oreille attentive et indulgente l'histoire que je raconte et qui nous concerne tous les deux.

Elle parle de nous, de toi. Elle veut relater ce que j'ai appris, ce qui m'a aidé plus tard à mieux te comprendre

et qui remonte pour partie à l'été 1947. Ce jour où à neuf ans j'ai découvert ton village ardéchois et les restes de la maison qui t'a vu naître.

Coïncidence ou hasard, c'est à peu près au même âge que, trente ans plus tôt, tu es parti par nécessité, avec le sentiment d'avoir été abandonné de tous. La misère, la solitude, une histoire tragique et inhumaine t'ont amené à vivre le destin d'un vagabond, t'ont jeté sur les sentiers, puis sur les routes de la vallée à la recherche d'une âme charitable, d'un toit hospitalier.

Je suis allé fouiller dans la mémoire des anciens pour qu'ils me parlent de toi. J'ai, dans un premier temps, rencontré Maria, un personnage que le poids des années a statufié de son vivant. Son visage présentait des rides profondes, le dessus de ses mains était marqué des blessures du travail quotidien des gens de la montagne que la morsure du froid vient aggraver régulièrement. Elle t'a bien connu, toi et les tiens.

J'en ai rencontré d'autres qui ont ajouté quelques-unes des pierres qui m'ont aidé à faire le lien, à construire une partie de ton cheminement.

Il y a mademoiselle Berthe Merle. Elle reste à ce jour la seule contemporaine de ton histoire. Je lui ai encore parlé cet été 2004 à la maison de retraite de Valgorge. Entre autres choses, elle m'a appris que tu figurais sur une carte postale. J'en aurai peut-être une photocopie que devrait pouvoir me procurer son neveu, un cousin de ta branche maternelle.

Ce rêve me donne le feu vert pour mettre un terme à des années d'hésitations. Il me relance dans cette perspective qui était celle d'écrire et dont je repoussais le commencement par crainte de ce que pourrait en être l'échéance.

Écrire pour parler, pour dire ce que le temps n'a pas

effacé.

Pour parler du temps des souvenirs, de ceux qui ont contribué à construire ce qui, depuis, est devenu mon avenir.

En parler dans la douleur que peut générer l'incompréhension.

En parler pour mieux te connaître.

En parler avec amour, avec tendresse et reconnaissance, grâce au temps qui a pu m'aider à relativiser les choses, à mieux les comprendre, à mieux les accepter.

Depuis, le temps et l'expérience m'ont appris à lire dans les miroirs à deux faces. Je sais aujourd'hui que derrière une colère, il y a souvent une douleur, que l'exigence est souvent motivée par l'angoisse. J'ai compris que le désir de bien faire doit passer par la compréhension des idées et des souhaits de l'autre. Il faut savoir, il faut avoir la capacité d'accepter et d'entendre une réponse différente de celle à laquelle on s'était préparé ou convaincu comme étant la seule possible.

Je vais mettre en phrases le contenu de tout ce temps de réflexion. L'écriture, qui selon moi est plus permissive, plus à même de pouvoir libérer la parole, de pouvoir élargir le texte, va m'autoriser à donner sur les événements qui ont accompagné ta vie et qui ont participé à la construction de la mienne un éclairage plus lucide et un discours plus ouvert. Elle va me permettre de tenir compte d'une réalité dont l'enfant qui se révoltait n'avait pas conscience.